

MICHAEL KATZ KREFELD

# La Secte

roman traduit du danois  
par Frédéric Fourreau

*ACTES SUD*



*À la lumière de ma vie,  
ma flamme éternelle, Lis.*



*Passerais-je un ravin de ténèbres,  
je ne crains aucun mal  
car Tu es près de moi ;  
Ton bâton, Ta houlette sont là qui me consolent.*

PSAUME 22



Il observait son fils, assis à table à côté de lui, dans leur cuisine ouverte. On était à la mi-octobre et, par les baies vitrées, derrière eux, on distinguait le jardin, dans le crépuscule, avec ses arbres fruitiers qui se dessinaient comme des silhouettes sur le ciel du soir. Le garçon, qui venait tout juste d'avoir six ans, serrait sa fourchette dans son poing, tandis qu'il tentait d'embrocher une frite dans son assiette. Dans son autre main, il tenait une petite voiture bleue qui avait perdu sa peinture sur la calandre. Il reconnut ses propres traits dans le visage de son fils : son nez, sa bouche tombante et ses yeux rapprochés qui leur donnaient à tous les deux une expression constamment soucieuse. Il lui caressa les cheveux et le garçon se laissa faire. Ses joues rondes et ses taches de rousseur, il les avait héritées de sa mère, qui se tenait devant la cuisinière et leur tournait le dos, occupée à égoutter des frites. Elle vida celles-ci dans son assiette, à côté des saucisses de Vienne huileuses, qui avaient été cuites à la friture, elles aussi.

— Tu veux des petits pois ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Juste un petit peu, merci.

Il prit sa serviette et l'étala sur ses cuisses. Il n'avait pas eu le temps de se changer après être rentré du bureau, et il portait toujours son costume sombre et sa chemise bleu clair. Il avait seulement ôté ses chaussures, qu'il avait remplacées par une paire de pantouffles en laine de chameau élimées, mais confortables.

— Et toi, tu ne veux pas de petits pois ? demanda-t-il en souriant à son fils.

Le gamin secoua vivement la tête.

— Tu aimes pourtant bien ça, d'habitude ?

Le garçon acquiesça et ouvrit sa bouche pleine de nourriture.

— Oui, mais c'est trop difficile à manger...

— On ne parle pas la bouche pleine.

Il leva les yeux sur sa femme, qui posa son assiette devant lui et s'assit à table avec la sienne dans la main. Elle commença à répandre du ketchup sur ses frites et sa viande panée. Avec ses poches sous les yeux et ses lèvres gercées, elle paraissait usée et bien plus âgée que ses trente-deux ans. Quand ils s'étaient rencontrés, il avait craqué pour son sourire qu'il ne voyait plus que rarement, désormais. Elle ne travaillait pas, mais passait ses journées à la maison, et il ne savait pas ce qui pouvait la fatiguer autant. Il s'empara de la carafe et lui servit un verre de citronnade. Elle le remercia d'un bref hochement de tête.

Son fils avait posé sa fourchette et était plus intéressé par sa petite voiture, qu'il faisait slalomer en imitant le bruit d'un moteur entre les motifs de la nappe, de plus en plus vite. Puis il bâilla bruyamment et fit le tour de son verre de citronnade avec sa petite voiture.

— On ne joue pas à table, dit-elle.

— Laisse-le donc. — Il sentit son étonnement. Ce qui était compréhensible car c'était généralement lui qui dictait les règles à la maison, et notamment à table. — Bois ta citronnade, dit-il en souriant à son fils, qui s'empressa de vider son verre.

— Comment... s'est passée ta journée ? demanda-t-elle, la bouche pleine.

— Très bien, merci.

— Rien de spécial ?

— Non, pas vraiment, la routine.

— Rien du tout, tu es sûr ? insista-t-elle.

Il posa ses couverts sur la table, prit sa serviette et s'essuya les commissures des lèvres.

— Je ne veux pas que tu me comprennes de travers, car je trouve ça très aimable de ta part de t'intéresser à mon travail, mais si je commençais à te raconter en détail ce que j'ai fait aujourd'hui, ou n'importe quel autre jour, tu n'y comprendrais



pas grand-chose. C'est pourquoi cette conversation n'a aucun sens. Sans vouloir te vexer.

Elle plissa les yeux et avala un peu trop rapidement sa bouchée, si bien qu'elle émit un petit rot.

— C'était juste histoire de... de discuter ensemble... mais on peut très bien parler d'autre chose.

— Je comprends. Mais est-ce qu'on ne ferait pas mieux de savourer le silence ?

Elle ne répondit pas, mais accéléra, comme si elle était pressée de vider son assiette et d'en finir avec ce repas. Il ne le lui reprocha pas. Pas plus qu'il ne lui reprocha de manger aussi salement. Aujourd'hui, il choisit de ne pas faire de commentaires. Il se remit à manger et tourna la tête vers les baies vitrées et le jardin. Il contempla les arbres fruitiers, qui semblaient le fixer en retour. Il y avait quelque chose de plaintif dans ces arbres. Bien qu'il n'y eût pas de vent, il sentait qu'ils remuaient, qu'ils secouaient la tête d'un air réprobateur. Alors qu'il s'apprêtait enfin à se lever pour aller tirer les rideaux, un bruit retentit dans la cuisine. Les couverts de sa femme venaient de tomber dans son assiette. Il tourna son regard vers elle. Elle se balançait légèrement d'avant en arrière sur sa chaise et porta une main à sa tête, tandis qu'elle respirait avec peine. Elle déglutit plusieurs fois et voulut saisir son verre, mais elle le renversa. Le contenu se répandit sur la table en un lac sombre.

— Par... don, balbutia-t-elle.

Elle essaya de garder la tête levée et regarda son fils. Le garçon était affalé sur la table, inerte, serrant toujours sa petite voiture bleue dans sa main.

Elle émit un son inarticulé et tourna la tête vers son époux. Il la regarda en mâchant tranquillement.

— Tout va bien. Endors-toi.

Elle le considéra d'un air stupéfait, la bouche entrouverte. Son regard tomba sur le verre de citronnade auquel son mari n'avait pas touché.

— Que... qu'est-ce que tu as fait... ? Elle agita un bras dans une tentative pour se lever, mais bascula de sa chaise et atterrit mollement sur le sol en linoléum, où elle demeura immobile.

Il se pencha d'un côté, pour voir derrière la table, et l'observa, tandis qu'il mâchait sa bouchée. Elle était étendue par terre dans une drôle de position, comme si elle avait été figée en plein crawl. Mais sa femme n'avait jamais été une sportive, et il doutait fort que, au cours de sa jeunesse à la campagne, elle eût jamais appris à nager.

Lorsqu'il eut fini de manger, il se leva et alla jusqu'aux baies vitrées. Bien que les arbres dénudés eussent disparu dans l'obscurité, il tira les rideaux. Puis il débarrassa la table et vida les assiettes dans la poubelle. Quelques petits pois récalcitrants tombèrent par terre, le forçant à se baisser pour les ramasser. Son fils avait raison, les petits pois, à cause de leur forme et de leur taille, étaient difficiles à attraper. Il aurait voulu pouvoir passer plus de temps avec lui, ainsi il aurait pu lui apprendre qu'il fallait les écraser pour les empêcher de rouler. Mais il était trop tard. Il plaça leurs couverts sales dans le lave-vaisselle et ralluma le feu sous la friteuse. Il fit volte-face et retourna à la table, où il prit son fils dans ses bras. Le garçon gémit brièvement, mais sinon, il était profondément endormi sous l'effet de la morphine qu'il avait absorbée. Il le porta hors de la cuisine, puis dans le couloir, jusqu'à leur chambre. L'espace d'un instant, il se demanda s'il ne ferait pas mieux de coucher son fils dans son propre lit, mais décida finalement que toute la famille dormirait au même endroit. Après avoir déposé l'enfant au milieu du lit double, il retourna dans la cuisine. Il y régnait une forte odeur de friture et de la fumée avait commencé à s'échapper de la casserole. Tout à coup, les vapeurs d'huile surchauffée s'embrasèrent et projetèrent leurs longues flammes le long du mur. Il eut du mal à soulever sa femme du sol. Elle était plus lourde que prévu. Tandis que les flammes léchaient les placards muraux et se répandaient à une vitesse explosive, il l'emporta dans la chambre et la coucha à côté du garçon. Il retira leurs chaussures, mais leur laissa leurs vêtements. Il croisa leurs mains sur leur poitrine, comme s'ils avaient été placés dans un cercueil. Il s'assit sur le lit, ôta ses pantoufles et ses chaussettes. Ensuite, il jeta sa veste de costume sur le sol et s'allongea à côté de son fils et de sa femme. Il ferma les yeux et essaya de se détendre. Il n'y

parvint qu'à moitié. Il envisagea de se relever et d'aller se servir un verre de sa citronnade à la morphine, mais jugea que ce serait lâche de sa part. Il méritait de ressentir la peur des flammes. Il méritait d'être pleinement conscient quand, dans quelques instants, il serait brûlé vif. Peu après, il commença à tousser à cause de la fumée qui se glissait dans la chambre tel un tapis grisâtre. Il pouvait entendre les flammes rugir dans la cuisine et envahir le reste du pavillon. Le feu qui dévorait le séjour, où il courait sur le parquet et se nourrissait du faux plafond. Le feu qui avait sûrement déjà consumé les tableaux sur les murs, dont un précieux Heerup, et transformé le piano à queue Hornung & Møller en bûcher. Il pouvait entendre les flammes se propager avec un raclement rauque. Il pouvait sentir la chaleur derrière les cloisons, qui ne tarderaient pas à disparaître dans un océan incandescent. La fumée suffocante lui brûlait les yeux, bien qu'il les eût fermés. Elle s'introduisait dans son pharynx, elle essayait de l'étouffer. Il n'avait qu'un seul regret : avoir laissé une lettre d'adieu à son bureau. Mais, à ce moment-là, cela lui avait semblé naturel. Quelque chose que l'on faisait quand on prenait ce genre de décision. C'est exactement comme bien se tenir à table. Ou comme maintenant, où il s'était allongé convenablement avec sa famille. Il y avait des règles et des méthodes pour tout, même pour manger les petits pois. Il savait mieux que personne que le monde est basé sur des systèmes.

*Christianshavn, août 2014*

L'animateur radio, qui se faisait appeler Teddy K., proclama que les météorologistes de DMI avaient annoncé que la journée d'aujourd'hui pourrait bien être la plus chaude de l'année. Bien qu'il fût seulement 10 h 30, Ravn était, une fois n'est pas coutume, disposé à croire ce qu'il entendait à la radio, même si Teddy K., avec sa voix criarde, ne semblait pas être des plus fiables. Ravn avait baissé toutes les vitres de la vieille Audi, ce qui n'empêchait pas son t-shirt d'être trempé de sueur. Puis il y eut une page de réclames, et Ravn baissa machinalement le son. Il aurait préféré couper purement et simplement la radio, mais, même si cela faisait déjà plus d'une semaine qu'il avait emprunté cette voiture à son nouvel employeur, il n'avait toujours pas découvert comment faire pour éteindre l'appareil.

Il filait la Porsche Cayenne noire qui se frayait un chemin à travers la circulation, deux voitures devant lui. Le conducteur de la Porsche avait lui aussi baissé toutes ses vitres, si bien que de la musique hip-hop se déversait de l'habitacle. Lorsque, quelques instants plus tard, le bolide à jantes larges remonta Uplandsgade et s'engagea sur le parking du Super-Best, Ravn mit son clignotant et la suivit.

L'immense parking du SuperBest était presque vide, et la Porsche alla se garer devant l'entrée la plus proche. Ravn s'arrêta en face, à deux rangées de distance. Il fouilla l'habitacle de l'Audi à la recherche de la caméra qu'il avait posée quelque part, mais qu'il ne retrouvait pas.

— Dégage de là, dit-il en poussant le bulldog anglais qui dormait à côté de lui, sur le siège passager.

Ravn repéra la caméra sous le ventre du chien et dut enfoncer ses doigts entre le pelage et le siège pour l'atteindre.

Møffe aboya, satisfait.

— Arrête tout de suite de gueuler si tu ne veux pas que je te laisse à la maison, la prochaine fois, dit Ravn en déployant l'écran latéral de la caméra, qui s'alluma automatiquement.

Il leva l'appareil juste assez pour filmer par-dessus le tableau de bord. L'autofocus de l'objectif émit un léger ronflement tandis que Ravn zoomait sur la Porsche et appuyait sur le bouton "Enregistrer". Un homme chauve et obèse, d'une quarantaine d'années, descendit du côté passager. Il portait un short en jean, un blouson de cuir rapiécé dans le dos et une minerve blanche. La portière du côté conducteur s'ouvrit à son tour et laissa apparaître une grosse femme, aux longs cheveux platine et avec autant de tatouages sur les bras que son mari. Sur le coup, Ravn crut même qu'elle avait des tatouages sur le visage, avant de s'apercevoir qu'il s'agissait d'un œil au beurre noir. L'homme lui cria quelque chose, que Ravn n'entendit pas, mais, soudain, la femme ouvrit une des portières arrière et fit sortir un petit garçon. Le gamin, qui devait avoir dans les dix ans et qui avait hérité du gabarit de ses parents, était complètement absorbé par un jeu vidéo sur sa tablette. Le père lui tendit une pièce et lui indiqua la rangée de caddies, un peu plus loin sous le porche. Le garçon obtempéra à contrecœur et alla chercher un caddie, mais comme il ne revenait manifestement pas assez vite au goût de sa mère, celle-ci lui prit le chariot des mains en adressant une remarque à son mari. L'homme se contenta de hausser les épaules et pointa du doigt sa minerve. Ravn continua de filmer la famille, qui se dirigea vers l'entrée et disparut par les portes automatiques du supermarché.

— Il est... — Ravn consulta rapidement l'horloge digitale du tableau de bord. — ... il est maintenant 10 h 38. J'ai suivi Carsten Nielsen, ainsi que sa famille, jusqu'au... SuperBest d'Amager. Toujours aucun signe pouvant indiquer que l'individu simule sa blessure.

Lorsque Ravn coupa sa caméra et descendit de sa voiture, Møffe l'observa attentivement.

— Toi, tu restes ici. Si tu as de la chance, il se pourrait que tu aies droit à une petite récompense quand je reviens.

Le chien s'ébroua et reposa sa tête sur le siège.

Ravn partit vers l'entrée du supermarché avec sa caméra dissimulée sous le sweat à capuche qu'il portait sur le bras. Il était peu probable que Carsten soit assez stupide pour faire en public quelque chose susceptible de révéler que la blessure à la nuque qu'il avait déclarée à sa compagnie d'assurances était une pure escroquerie, mais on ne pouvait jamais savoir. En tout cas, Carsten essayait d'obtenir le règlement de son assurance accident avec un taux d'invalidité de vingt-cinq pour cent, ce qui signifiait qu'il pouvait espérer toucher la coquette somme de deux millions de couronnes. Le problème, c'était qu'il avait signé son contrat trois semaines seulement avant son prétendu accident de la circulation, un accident dont l'unique témoin était l'automobiliste qui l'avait percuté, lequel, curieusement, appartenait au même cercle de motards que Carsten Nielsen – un homme qui, quelques années plus tôt, avait lui aussi obtenu une indemnité de la même nature. Ravn était sur le coup depuis un peu plus d'une semaine, et s'il ne filmait pas dès aujourd'hui quelque chose qui prouvait que Carsten avait simulé son accident, le motard, que ses compagnons surnommaient "le Rat", toucherait le jackpot.

Ravn franchit la porte vitrée et pénétra dans le supermarché, où régnait une fraîcheur salvatrice. Il n'y avait presque pas de clients. Il s'empara d'un panier et y plaça quelques articles, histoire de faire illusion. Lorsqu'il arriva dans le rayon frais, il tomba sur la famille, qui avait déjà bien rempli son chariot. Puis Ravn les suivit à distance dans le magasin. C'était la femme qui poussait le caddie de plus en plus lourd, tandis que Carsten se traînait avec ses sabots. Il semblait bouilli et épuisé dans sa minerve. Chaque fois que Carsten devait regarder dans une nouvelle direction, il tournait tout son corps, ce qui lui donnait une allure de robot. Dans le rayon des boissons, Carsten donna un coup de coude à son fils et lui demanda de prendre une caisse de bières Elephant.

— T’as qu’à le faire toi-même, répondit le gamin, sans lever les yeux de son jeu.

Carsten lui prit sa tablette des mains et se pencha en avant, si bien que son visage n’était qu’à quelques millimètres de celui de son fils.

— Tu veux que j’té la confisque ? Hein ? Tu veux que j’té confisque cette merde ? cria-t-il, rouge de colère.

Le garçon regarda la tablette, qui était hors de portée. Puis il se retourna et se dirigea vers la pile de caisses la plus proche. Il tira péniblement sur celle du haut.

— Putain, c’est super lourd, p’pa !

— J’t’ai dit que j’voulais des Elephant, gronda Carsten en lui indiquant une autre pile.

Son fils lâcha la caisse et alla prendre celle que lui avait montrée son père. Avec l’aide de sa mère, il la chargea dans leur caddie.

Ravn les observa de loin tandis qu’ils s’éloignaient dans l’allée centrale. Il lui paraissait de plus en plus clair que, même si Carsten ne faisait pas partie des gens les plus futés de la terre et qu’il n’était même pas classé bien haut sur l’échelle du QI par rapport à ses camarades motards, il était suffisamment malin pour ne pas mettre en péril son indemnité. Ce qui préoccupait Ravn avant tout, ce n’était pas de savoir si une compagnie d’assurances quelconque allait devoir mettre la main à la poche, ni même s’il allait avoir droit à un petit bonus de la part de l’avocat qui l’employait, au cas où il prouverait la supercherie de Carsten – non, c’était plutôt l’idée que Carsten puisse le rouler dans la farine. Surtout parce qu’il nourrissait une sévère aversion à l’égard des gangs de motards. À l’époque où il faisait partie de la brigade spéciale, il avait eu bien trop souvent affaire à ces trous du cul, et il en avait arrêté un paquet. Alors, il était hors de question que ce Carsten – alias “le Rat”, alias “J’emmerde-tout-et-tout-le-monde-et-je-colle-un-œil-au-beurre-noir-à-ma-bonne-femme-si-ça-me-chante” – encaisse illégalement ne serait-ce qu’une seule couronne. Il fallait qu’il trouve rapidement quelque chose pour déterminer une bonne fois pour toutes si, oui ou non, les soupçons pesant sur le motard étaient justifiés.

Ravn abandonna son panier et fila vers la sortie. Une fois sur le parking, il sortit une pièce de monnaie de sa poche et se dirigea vers l'abri à caddies. Il posa son sweat à capuche et sa caméra par terre et se glissa entre les deux rangées, qui comprenaient une demi-douzaine de chariots chacune. Lorsqu'il arriva au bout, il glissa sa pièce dans l'antivol et libéra la colonne. Il poussa avec un pied contre le fond de l'abri, tandis qu'il tirait sur la poignée du premier chariot de manière à faire avancer toute la rangée. Dans un grincement strident, le convoi de caddies se mit lentement en branle et commença à quitter l'abri. Il alla alors se placer sur le côté et orienta la colonne vers la Porsche.

Au même moment, Carsten et sa famille sortirent du supermarché. Carsten pressait sa femme, qui poussait le chariot lourdement chargé. Ravn lança un regard vers l'entrée. Ce n'était qu'une question de secondes avant que Carsten ne le repère. Il rassembla toutes ses forces et tira la colonne de caddies jusqu'à la Porsche, de manière à bloquer la place de parking. Il ramassa son sweat et sa caméra à la hâte et regagna sa voiture.

— Coucou, Møffe, dit-il alors qu'il s'installait derrière le volant.

Le chien bâilla et se coucha sur le flanc pour se faire gratter le ventre, mais Ravn n'avait pas le temps pour les gratouilles. Il pouvait déjà entendre Carsten jurer. Il se laissa glisser dans le fond de son siège et alluma sa caméra.

Carsten faisait les cent pas comme un taureau enragé, tandis que sa famille contemplait la scène d'un air ahuri. La colonne de caddies s'étirait de l'arrière de la Porsche jusqu'à l'abri, ce qui donnait l'impression que c'était un des employés du supermarché qui, interrompu en pleine manœuvre, l'avait abandonnée là.

Carsten ordonna à sa femme et à son fils de pousser les caddies. Ils s'exécutèrent de mauvaise grâce, mais Carsten avait beau leur hurler dessus, ils n'étaient tout simplement pas assez forts. Le motard scruta rapidement le parking, et quand il eut constaté qu'ils étaient seuls, il les aida d'une main. Mais cela ne suffit pas. Les caddies ne bougèrent pas d'un



millimètre. Sa femme, agacée, regarda sa montre. Par la vitre ouverte de sa portière, Ravn l'entendit dire qu'elle avait rendez-vous pour une manucure et qu'elle allait être en retard. Au cours de la dispute qui s'ensuivit entre elle et Carsten, le garçon laissa échapper sa tablette, qui tomba sur le bitume. Lorsqu'il s'aperçut que l'écran était cassé, il se mit à pleurer et à hurler. Carsten, qui était cramoisi de rage, arracha brusquement sa minerve, qui semblait sur le point de l'étrangler.

— Putain, vous me faites chier ! Vous me faites chier ! rugit-il en se jetant sur la colonne de chariots, qu'il se chargea lui-même de déplacer.

Ravn continua de filmer, tout en grattant le ventre de Møffe. Ce film vaudrait bientôt un Oscar, ou en tout cas un petit bonus.